

Urs Faes, *Sommer in Brandenburg*. Roman

[*Un été dans le Brandebourg*. Roman]

Berlin : Suhrkamp, 2014 (1^{re}/2^e éditions) et 2015 (poche)

ISBN : 978-3-518-42419-3

Traduction des deux premiers chapitres : Natacha Ruedin-Royon, 2015

Le point de départ du récit semble avoir été une photographie, découverte par Urs Faes dans un musée de Tel Aviv.

Recherches et reconstruction littéraire ont permis à l'écrivain de retracer le parcours du couple photographié dans un camp accueillant de jeunes Juifs (structure encore tolérée par les nazis en 1938) à Ahrensdorf, dans le Brandebourg. Souvent citadins, issus de familles assimilées établies à Hambourg, Vienne ou Breslau, ils y sont initiés aux travaux agricoles et préparés à l'émigration en Palestine. Pour quelques-uns de ces jeunes gens, ce projet deviendra une réalité (complexe). Pour d'autres, la fermeture du camp scellera un destin tragique.

Le roman dépeint avant tout cet univers particulier (protégé encore, pour un certain temps) auquel parviennent des échos de la terreur qui s'installe en Europe.

A ce sujet, voir également :

<http://www.prohelvetia.ch/12-recommended-books.3392.0.html?&L=3>

<http://www.revue.ch/fr/editions/2014/04/detail/news/detail/News/saimer-a-une-epoque-sinistre/>

<http://www.readme.cc/book-tips-readers/book-tip/showbooktip/8635/>

*Je n'ai rien d'autre que cette aile
Rien d'autre que la création
Je n'ai rien d'autre que cet instant*

Rose Ausländer

1 Quelle était cette voix ? Et ce rire maîtrisé, qui s'imposait néanmoins, audacieux et joueur, nouveau ? Oui, c'était cela avant tout. Le rire d'une jeune fille qu'il n'avait jamais entendu auparavant. Un son inconnu, comme jailli du fond de la gorge, âpre.

Pourtant, il connaissait tous les *chaverim* installés ici depuis des mois, filles ou garçons. Il tendit l'oreille, protégeant ses yeux du soleil qui l'aveuglait. Le bleu azur du ciel immense était celui du début de l'été. Il faisait chaud. Le chemin, moucheté d'ombres. Son pas vif le menait d'un îlot de lumière à un autre. L'écurie n'était plus loin. Il refermerait le portail puis descendrait jusqu'au terrain de sport pour mettre quelques ballons dans le panier avant le dîner.

Depuis la fontaine, on entendait encore ce rire, large et appuyé. Quelles raisons pouvait-on bien avoir de rire, là-bas, devant la fontaine ? Au-delà, le petit étang aux cygnes scintillait. Les libellules vrombissaient tout le bleu de leurs ailes transparentes, comme une menace dans l'après-midi finissant. Des haies bordaient les rives, surplombées par la masse verte des grands chênes qui jetaient leur ombre sur le chemin de sable poudreux. Pas une goutte de pluie depuis plusieurs jours. Des corneilles survolaient l'imposante clôture qui entourait la propriété.

Ici, nous avons des oies, des poules, des chèvres et même deux chevaux, avait-il écrit à Helma, et puis six vaches grâce auxquelles nous entretenons une véritable laiterie, avec du fromage frais et des fromages secs. La réponse de Helma avait été moqueuse : une colonie de vacances et le charme d'un camp scout, ce n'était pas assez pour les préparer à devenir des pionniers, là-bas. Comme si elle pouvait savoir...

A qui appartenait donc ce rire ? La voix était un peu forte pour une époque où ils avaient appris, discrets, à passer inaperçus, à ne pas attirer l'attention, comme s'ils n'existaient pas. Et puis ce rire. Une voix qui hélait quelqu'un dans le bâtiment où logeaient les filles. Il s'arrêta un instant, puis se dirigea vers la bâtisse – un pavillon de chasse d'un autre temps.

C'est alors qu'il la vit près de la fontaine, rayonnante, le visage tourné vers une fenêtre à laquelle deux autres jeunes filles étaient penchées, agitant les bras dans sa direction. Il s'apprêtait à faire volte-face pour ramener les chevaux à l'écurie et fermer enfin le portail. C'était la mission qu'on lui avait confiée pour ce soir-là et tous savaient qu'il valait mieux ne pas contrarier la *madricha*, même si ses instructions étaient données d'une voix douce accompagnée d'un regard amical. La jeune fille comprendrait cela très vite elle aussi. Il la regarda à nouveau. Les deux silhouettes s'éloignèrent de l'embrasement de la fenêtre. Elle était seule à présent, tout près de la fontaine dont le jet s'élançait pour retomber dans la vasque de marbre. Le rire s'était tu.

Hésitante, la jeune fille se tourna légèrement vers lui sans lui faire tout à fait face. Des bas de soie... Ici, au domaine, les bas de soie n'existaient pas. Chacun portait un pantalon de travail qui descendait jusqu'aux chevilles, et les filles ne faisaient pas exception à la règle. Ils étaient tous occupés aux travaux des champs : sarcler et ratisser, désherber, rentrer la récolte de tomates, cueillir les asperges pour la dernière fois de la saison. Cette fille... Debout près de la fontaine, elle tirait légèrement sur les plis de sa robe de tissu fin, comme pour que l'ourlet s'en trouve rallongé et cache le plus possible ses jambes.

Il ralentit le pas et s'arrêta suffisamment tôt pour que l'inconnue ne se sente pas gênée. Il devinait qu'ils étaient observés depuis les fenêtres de l'étage et voulait éviter par-dessus tout d'être surpris et rappelé à l'ordre par la *madricha*, chargée de veiller sur le pavillon.

Ils se faisaient face : un jeune homme aux mèches brunes, désordonnées ; la jeune femme avait les cheveux clairs, mi-longs, rassemblés sur la nuque par une pince. Il fut surpris par ses yeux sombres qui faisaient aussi ressortir la clarté de son teint. Elle portait un sac sur l'épaule et ses doigts fins serraient les brides tressées.

Elle s'était tournée vers lui, comme s'il l'avait appelée par son nom.

Elisabeth Harb. Lissy, dit-elle enfin. À l'entendre prononcer son nom, il devina immédiatement ses origines avant même qu'elle n'ait ajouté qu'elle arrivait tout juste de Vienne. À la fenêtre, les deux silhouettes aperçues plus tôt avaient refait leur apparition.

Ce sont Herta et Edna, des jumelles, expliqua-t-elle. De Vienne, elles aussi, et puis il y a encore Carl, Frank et Paul. Nous sommes le groupe des Viennois.

A mi-voix, il lança son nom dans le chant de la fontaine : Ronald Berend, de Hambourg. Je suis là depuis quelques mois déjà. Il fit encore un pas dans sa direction : *Shalom*.

Sa voix s'attarda sur le « m » comme s'il était double.

Un « salut » pétillant lui répondit, accompagné d'un rire. Ronald, répéta-t-il, ou tout simplement Ron. Il lui tendit une main imprégnée de l'odeur de la tourbe humide dans laquelle il avait tracé des sillons avant d'y semer des carottes. Son pantalon de travail était maculé de terre lui aussi.

J'ai travaillé dans les champs aujourd'hui, fit-il en guise d'excuse.

Elle fronça légèrement les sourcils, comme si sa petite robe et ses bas de soie la mettaient mal à l'aise. Sa poignée de main était ferme et elle maintint pendant un instant ses doigts dans les siens, jusqu'à ce qu'on entendît pouffer et applaudir ses amies à la fenêtre. Elle sourit, les yeux brillants. Il retira rapidement sa main lui aussi et sentit se propager cette pression légère dans tout le reste de son corps.

Nous arrivons à l'instant, répéta-t-elle, l'administrateur est venu nous chercher en carriole. Je suis encore en tenue de voyage.

A sa voix, il devina qu'elle sollicitait son indulgence. Son parfum le désarmait. Les bras ballants, ils ne disaient plus rien, embarrassés.

C'est ici, près de la fontaine, que les filles se retrouvent après le repas de midi ou le soir. Il posa sa main sur le rebord de la vasque et sentit les gouttes fraîches éclabousser sa peau.

Elle agita ses doigts dans l'eau.

Pour moi, c'est la fontaine de Myriam.

Il perçut de la surprise dans son regard.

Une légende hassidique. L'histoire d'une pierre qui contenait de l'eau.

Tu aimes ce genre de légende ?

À sa moue, il comprit qu'elle n'était pas convaincue.

Je lis beaucoup. On raconte que c'est le rabbin Eisik qui a rapporté l'histoire de Myriam, pendant un voyage en calèche.

Elle se détourna brusquement, comme si elle ne voulait pas en entendre parler.

Tout ça, ce n'est pas mon monde ! Nous, nous lisions plutôt Schnitzler. Et puis j'écoute beaucoup de musique : Strauss, Alban Berg...

Du bout du pied, elle montra la valise posée devant elle.

Dedans, il y a tout ce que j'ai pu prendre. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez pour un long voyage en bateau.

Ici, chacun reçoit un coffre pour son voyage, répondit-il. En fait, nous sommes déjà à mi-chemin de la Palestine.

Tu y crois, toi ?

Il acquiesça sans hésiter. À ce moment, un grondement les fit sursauter ; une file de motocycles passa, soulevant un nuage de poussière sur la chaussée sablonneuse. Ils suivirent des yeux les hommes juchés sur leurs véhicules ronflants, le bras levé dans un salut théâtral avant de disparaître au bout de l'allée.

Il balaya l'air d'un geste de la main, comme s'il voulait chasser ce tourbillon de poussière.

Les temps sont durs, et amère l'existence qui y est la nôtre.

Son visage se rembrunit. Plus aucune trace du rire frondeur qui avait retenti dans tout le domaine.

Schiller, jeta-t-elle, repoussant une mèche de son front. L'espace d'un instant, son regard franc redevenu radieux croisa le sien, puis s'assombrit à nouveau.

Il lui sourit. Oui, mais ici, nous pouvons oublier toutes ces inquiétudes et attendre avec espoir le moment d'émigrer. Toutes nos forces sont concentrées vers ce but. Chaque journée est planifiée avec la plus grande rigueur. Tu verras : ici, du matin au soir, on travaille.

Pas très alléchant, soupira-t-elle. Voyant le visage du jeune homme s'empourprer, elle ajouta : ne me fais pas peur ! Je suis une citadine, moi. Ce qui m'est familier, ce sont les jardins de Schönbrunn, les parterres de fleurs du parc municipal et les bouquets des paysannes que ma mère achète au marché des Carmélites. Mais l'agriculture, je n'y connais absolument rien...

Ce n'est pas grave, répondit-il en riant. Ici, quasiment personne n'était habitué à un travail physique, mais chacun s'y fait.

Tout me paraît si étranger ! Ce domaine, le pays dans lequel nous sommes censés aller vivre... Je ne sais rien des textes sacrés. Je ne maîtrise pas même l'hébreu.

Il fit un pas dans sa direction.

Tout ira bien, tu verras.

Et pourtant... Ici, je ne connais personne, pas même le responsable du centre. Nous avons seulement vu la responsable qui est rapidement venue nous saluer.

Nous les appelons *madrich* et *madricha*. Tu feras leur connaissance. Et nous apprendrons à te connaître aussi. Ici, chacun commence par se présenter en racontant qui il est, d'où il vient. Cette fois-ci, ce sera votre tour. Pas aujourd'hui, mais demain ou après-demain peut-être.

Quelle chance, répliqua-t-elle. D'ici là au moins, j'aurai le temps de me faire une idée de qui je suis.

On entendit les oies cancaner bruyamment dans leur abri, puis le grincement métallique des wagonnets du petit train tout proche.

Plus tard, il ne se souviendrait plus de ce qu'ils s'étaient encore dit pendant les quelques minutes qui suivirent. Sans doute avait-il beaucoup trop parlé. Que va-t-elle penser de moi ? À la fin, il y avait eu cette phrase encore dont le souvenir le mettait mal à l'aise.

Lissy, avait-il ajouté en clignant des yeux (ce ne pouvait pas être le soleil, il avait déjà disparu derrière les arbres)... Euh... Tu sais, c'est bientôt l'heure du dîner. Peut-être vaudrait-il mieux que tu ailles te changer. Le *madrich* et la *madricha* sont stricts.

Après une hésitation, il lui avait expliqué qu'il allait fermer maintenant le portail de l'écurie pour éviter que les bêtes ne ressortent avant la nuit.

Et moi, je vais enlever mes bas et mettre un tablier, comme il se doit. Nous ne sommes pas là pour nous amuser, pas vrai ?

Ces mots résonnaient encore à son oreille alors qu'il avait déjà tourné les talons, se hâtant, comme désemparé. Arrivé devant le portail, il se frotta les yeux comme si une poussière s'y était logée, le gênant pendant quelques secondes. Il était là, immobile, grand et svelte, avec ses dix-huit ans et ces cheveux fous qu'aucun peigne ne parvenait à dompter. Sur l'étang, le halo formé par les cygnes, plus blanc que les nuages. Il tendit la main vers le portail. Une fois encore, il lui sembla alors entendre un éclat de rire vers la fontaine. Un rire clair, prêt à s'envoler jusqu'au ciel qui était plus haut ici que nulle part ailleurs, d'un bleu différent.

2 Réveillé avant l'appel, couché sur le dos, il fixait le plafond. Dans les lits voisins, tous dormaient encore alors que la lumière matinale qui filtrait à travers les rideaux baignait déjà la pièce et les lits superposés étroits garnis de paillasses. Un froissement. Quelqu'un bâilla. Avec plus de trente personnes dans un même dortoir, un silence absolu était impossible. Vous êtes si nombreux, s'était étonnée Marleen, restée avec leur père dans l'appartement de la Klosterallee. Ron était heureux de la savoir près de lui. Depuis la mort de leur mère, il lui arrivait même de confondre les jours de la semaine. Il allait leur écrire, aujourd'hui ou demain, peut-être même évoquerait-il la jeune Viennoise. Soudain, il lui sembla entendre le piano sous les doigts de Marleen, comme cela ne lui était plus arrivé depuis longtemps : les morceaux qu'elle avait travaillés au tout début, patiemment. Sa voix, la douceur avec laquelle elle lui répétait les titres des œuvres afin que le petit frère s'en souvienne : *Douce rêverie*, *Ancienne chanson française* et aussi *Le joueur d'orgue de Barbarie*, qu'il réclamait si souvent qu'elle finit par lui refuser cette faveur. Elle ne jouait pas pour lui seul – quand Marleen s'asseyait au piano, tous étaient là : leur mère, le père, Helma, la sœur aînée, et lui.

Ses yeux parcouraient les veines du bois et, brusquement, il retrouva le visage qui l'avait accompagné jusque dans son sommeil – lèvres minces, cheveux ondulés et ce regard qu'un léger voile assombrissait. Il chercha comment le dire, tout comme il cherchait d'ordinaire les mots pour exprimer ce qui le touchait, ce qui lui venait à l'esprit et méritait de laisser une trace, même si le travail quotidien lui laissait peu le loisir de griffonner dans son carnet et que ses mains tremblaient après les longues heures passées devant l'établi.

Le soir, au cours du repas, Judith avait présenté le groupe : trois jeunes filles et trois jeunes gens pour lesquels la vie quotidienne était devenue trop difficile à Vienne depuis l'annexion de l'Autriche. La *madricha* s'était appuyée confortablement contre le bord de la table, comme pour ne pas laisser transparaître d'emblée la sévérité héritée de sa famille originaire de Thuringe. Elle dit leurs prénoms – Edna et Herta, les jumelles, puis Carl, Paul, Frank et enfin Lissy. Chacun se verrait attribuer un surnom, comme la plupart d'entre eux. Bientôt, ils se chercheraient un nouveau prénom, plus adapté pour le pays dans lequel ils se préparaient à aller vivre. Un pays dans lequel on pouvait s'appeler Sulamith ou Elisha.

La fatigue se lisait sur le visage des voyageurs. L'inquiétude aussi, surtout sur le sien. Il la cherchait sans cesse du regard, espérant en vain que ses grands yeux sombres le gratifieraient d'un battement de cils, d'un signe infime reconnaissable de lui seul.

Le soir, les jeunes Viennoises étaient brièvement montées au grenier pour contempler l'étang, sans rester pour chanter avec le reste du groupe. Le vent emportait les airs d'accordéon joués par Dorothee dans la douceur de ce soir d'été. Plus tard, il était resté longtemps sans pouvoir trouver le sommeil, à écouter le clapotis de la fontaine.

La voix de Samuel l'arracha brutalement à sa rêverie. Au moment où il réveillait les autres, la tâche du veilleur de nuit prenait fin. Demain et après-demain, c'est lui qui prendrait son tour. Samuel passait d'un lit à l'autre, secouant ceux qui tardaient à se lever. Ron quitta sa paillasse d'un bond, enfila ses habits à la hâte et sortit en direction du pré en contrebas. Les poules caquetaient à qui mieux mieux ; on entendait les chevaux s'ébrouer dans l'écurie.

En face, le pavillon de chasse dans lequel dormaient les filles semblait sommeiller encore, tout comme l'étang aux tons vert tendre. Le cou replié, les cygnes restaient immobiles ; la surface de l'eau était parfaitement lisse.

Quelque chose bougea sur le banc tout près des roseaux. Deux silhouettes enlacées se séparèrent ; il distingua d'abord la jeune fille, puis son compagnon. Une main caressa un visage, passa rapidement dans des cheveux. Un baiser, furtif, puis la jeune fille partit d'un pas rapide en direction du pré. Le jeune homme resta seul. Dorothee et Manuel, pensa-t-il, si tôt le matin ? Il perçut alors des bruits venant du pavillon – des voix féminines, des bavardages, des rires. La *madricha* apparut la première sur les marches, derrière elle les jeunes filles déjà en habit de travail, prêtes pour la gymnastique

matinale. Elle les laissa passer, les observant d'un regard inquiet comme si elle craignait une chute, une glissade même là où nul n'aurait pu en imaginer. Il reconnut Lissy parmi les jeunes filles. Ses cheveux, tirés plus fortement vers l'arrière qu'au moment de son arrivée, donnaient à son visage quelque chose de sévère.

Les garçons sortaient en courant du hangar qui leur servait de dortoir. Klemens, que le *madrich* avait désigné comme moniteur de gymnastique, les emmenait dans la forêt ce matin-là. Dommage, pensa Ron. Il rejoignit le groupe, empruntant le petit sentier qui menait jusqu'au sommet de la butte, près de la maison du garde-chasse où ils se mirent à soulever des pierres.

Tout en portant un bloc à bout de bras, il regardait la plaine et la piste étendue de l'aérodrome entouré de clôtures, au-delà des champs. *Accès interdit*. Le drapeau orné d'une croix gammée flottait sur la tour. Dans la maison basse au bout de la piste vivaient les membres du parti, les élèves de l'école de vol à voile. Une jeunesse conforme aux attentes du Führer.

Impensable, songeait-il. Impensable, ces deux mondes si proches et pourtant incompatibles, des jeunes du même âge qu'eux, là-bas. Entre les deux, cette plaine large, sablonneuse, sur laquelle poussaient linaigrettes et rossolis. Petites forêts de pins trapus aux troncs rouges et nus dans lesquelles on entendait tambouriner le bec des pics sur les bois creux ; mares et marais peuplés de rainettes, de tritons et de crapauds. Au-dessus planaient les aigles pêcheurs et le milan royal. Une région sauvage, belle.

Klemens leur fit faire un tour supplémentaire ; alors que beaucoup commençaient à suffoquer et à transpirer, il semblait poursuivre sans effort. Les filles devaient avoir commencé le petit-déjeuner à présent, pensa Ron avec mélancolie. De retour de leur course dans la forêt, les garçons restèrent entre eux, seuls autour du grand bac, privés de ce qui comptait le plus à leurs yeux : observer les jeunes filles. Manuel attrapa le tuyau d'arrosage et se mit à asperger ses compagnons. D'autres suivirent, jusqu'à ce que le *madrich* intervienne : il était temps d'aller manger s'ils voulaient se présenter à l'heure à l'appel. Dans le réfectoire, Greta, chargée avec deux autres des travaux ménagers, rangeait déjà la vaisselle.

Ne sentant pas le regard des jeunes filles posé sur eux, ils burent leur lait, mâchant le pain et piquant de temps à autre un morceau de tomate sur leur fourchette, sans entrain. Le deuxième petit-déjeuner consisterait en une soupe de tomates fumante et il n'y aurait rien d'autre jusqu'à midi. Puis on servirait une tourte de légumes à la tomate et, le soir, des tomates en salade.

Variations saisonnières sur le thème de la tomate, lança Henner d'un ton moqueur. Mais bien rouges, alors. Et puis, production maison.

Ron avala une dernière gorgée de lait et reposa sa tasse. Tous se dépêchèrent de sortir. Les jeunes filles étaient déjà alignées sur la petite place qu'entouraient les bâtiments. Le soleil découpait les ombres sur le sol poudreux qui, çà et là, cédait la place à des bandes herbues. Chacune regardait devant elle, les traits sérieux, appliqués. Ils se placèrent sur le côté, louchant dans leur direction, si proches les uns des autres que leurs coudes se touchaient. Déjà, on entendait chacun dire son prénom, les jeunes filles d'abord, puis les garçons. Lissy, entendit-il prononcer d'une voix moins forte que quelques jours plus tôt, près de la fontaine, mais claire et distincte. Impossible de happer un regard au vol : la rangée, cinquante visages dans la lumière du matin, était trop longue.

Le *madrich* se présenta aux nouveaux par ses nom et prénom : Hannes Wenk. À ses phrases courtes, laconiques, on pouvait deviner ses origines ; il était fier de son dialecte de la Ruhr et aimait à raconter que, dans sa famille, le travail dans les mines était une tradition. Ce jour-là, il avait peu d'informations à communiquer. Chaque groupe de travail poursuivrait les tâches commencées la veille ; les Viennoises se joindraient au *kvutzat hechazit* et iraient donc s'occuper des tomates sur la colline. Un groupe devait apporter son aide au village. La famille Liepe avait besoin de bras pour récolter les navets et mettre de l'ordre dans le poulailler. Le *madrich* lut les noms des *chaverim* désignés pour aller au village : Henner en faisait partie et échappait donc ainsi au moins à la corvée de tomates. La *madricha* leur rappela que

ce soir-là, chacun devrait apporter ses ébauches de carte pour le cours consacré à la Palestine – il y serait question des pays voisins. Elle préparerait un compte rendu de presse sur les problèmes actuels, puis chacun, débutant ou avancé, se remettrait à son hébreu.

Dorothee nous a promis des chansons pour notre veillée de ce soir, poursuivit le *madrich*. Nous nous réjouissons d'avance ! Par ailleurs, une mission spéciale attend Samuel aujourd'hui, à qui le groupe de la menuiserie devra prêter main forte. Dans la maison du garde-chasse, il faut remplacer les lames endommagées du parquet et changer certaines tuiles du toit. Carl, du groupe des Viennois, se joindra à vous. L'administrateur Krüger sera présent et vous conseillera si nécessaire. Bon travail à tous.

D'un signe, il les invita à se mettre en route. Alors que chacun s'apprêtait à regagner son poste de travail, le sergent-major Henike passa le portail.

Reformez les rangs, ordonna le *madrich* d'une voix forte.

Henike descendit lentement de son vélo, fit un salut avant de passer la rangée en revue. Il s'arrêta devant les jeunes Viennoises.

Des nouvelles ?

Arrivées de Vienne cette semaine. Un petit groupe : trois jeunes filles, trois garçons.

S'approchant du sergent-major, le *madrich* lui tendit leurs papiers. Henike dévisagea longuement les Viennois, avec insistance, examina attentivement les papiers puis les dévisagea à nouveau.

Des biens, finit-il par demander, des marchandises, des objets de valeur ?

Des vêtements, uniquement des vêtements. Très peu de bagages.

La réponse du *madrich* ne trahissait aucune hésitation.

Nous verrons ça plus tard, marmonna Henike. Il passa le reste de la file en revue, embrassa d'un regard la cour, le pavillon de chasse, les écuries.

Des incidents, quelque chose d'inhabituel ces derniers jours ?

Rien à signaler. Beaucoup de tomates, la récolte est impressionnante.

Un sourire fugitif éclaira le visage sérieux du *madrich*. Juste une mise en garde venue de là-bas – il tendit le bras en direction de l'aérodrome. Des tracts. Pas une attaque menée par un commando.

Des nouvelles du bureau du commandant Wilke ?

Rien, répondit le *madrich*. Nous restons les plus discrets possible.

Le sergent-major fit un bref geste de la main et tourna les talons.

Bon, au travail.

Ils se dispersèrent en hâte, presque avec précipitation, pour rejoindre leurs groupes et disparurent dans la maison, la cour, les écuries, les serres sur la colline. Resté seul, Ron tirait sur ses chaussettes en tapant légèrement du pied, comme s'il cherchait à détacher de ses souliers la terre qui y serait restée collée. Son regard allait du lavoir au poulailler pour s'arrêter sur la fontaine dont le jet jaillissait comme à l'accoutumée avant de retomber dans la première vasque en mille gouttelettes, puis dans la seconde en ruisselant finement. Une fontaine romaine dans le Brandebourg, au cœur de ce domaine d'Ahrensdorf. Jamais personne n'y jetait de pièce de monnaie.

Samuel appela Ron et Carl dans la menuiserie, puis commença à distribuer le matériel.

La caisse à outils, des planches, des plinthes. Il nous faudra aussi la grosse scie et quelques pieux.

Carl s'approcha de Samuel.

Ce policier avait l'air de vouloir faire sa fête à l'un d'entre nous.

La voix de Carl laissait percer une inquiétude, de la peur. Samuel posa la main sur son bras.

Ne t'inquiète pas. Le sergent-major est un type correct. Un policier qui fait son devoir, mais pas un mauvais bougre. Il ne veut pas avoir de problèmes... Henike est membre du parti, mais pas zélé. Avec le temps, tu verras comment les choses fonctionnent ici.

Rageur, Ron passa la sangle de la scie sur son épaule et empoigna deux pieux. Pourquoi fallait-il qu'aujourd'hui ils doivent justement travailler là-haut, loin de tous les autres ! Depuis là-bas, impossible de voir la colline avec les plantations de tomates. Tout au plus distinguerait-on, de l'autre côté, l'aérodrome et ses drapeaux.

Allez allez, on ne traîne pas !

Le ton de Samuel était décidé. Il les devançait, portant la caisse à outils. Carl chargea les planches et les plinthes sur ses épaules. L'administrateur Krüger s'était joint à eux. Au cas où, marmotta-t-il. Krüger était déjà administrateur à l'époque où le château de chasse était habité par le négociant en semences Kurtz. Depuis, il n'avait jamais cessé de veiller au bon fonctionnement du domaine. Depuis que la Représentation nationale des Juifs avait pris le domaine en fermage pour confier sa gestion au mouvement scout *Maccabi Hatzair*, il était encore plus sollicité. Krüger était au courant de tout et son aide, tout comme celle de sa femme, était précieuse. Cette dernière savait coudre, tricoter, confectionner de la dentelle, faire la lessive, repasser et blanchir, savoirs qu'elle transmettait aux jeunes filles arrivées au domaine, qui ne connaissaient en général pas grand-chose aux tâches ménagères.

Ron suivait d'un pas lourd le chemin sablonneux en ruminant sa mauvaise humeur quand il crut entendre à nouveau le rire de la jeune fille près de la fontaine, franc, âpre et gai. Une joie sans pareille l'envahit. Il inspira profondément, goûtant l'air matinal, et s'arrêta net. Quelque chose avait surgi hors des herbes pour atterrir à ses pieds sur le chemin, l'observant de ses étranges petits yeux noirs. Un de ces sonneurs au ventre rouge et au corps sombre moucheté de taches vives. Il fit un pas de côté et le petit crapaud, d'un bond, disparut dans le feuillage.

Il pensa à la petite Rieke Heim pour qui il avait eu un faible quand il avait quatorze ans, à ses yeux en amande et aux poèmes qu'il écrivait pour elle. Enfants, ils fréquentaient tous deux l'école Heinrich Hertz. Il l'avait parfois emmenée en barque sur le canal Isebek qui traversait le quartier de Grindel. Dans la brise, le visage de Rieke prenait une expression rêveuse qui l'émerveillait. Une fois, ses sœurs Helma et Marleen les avaient surpris main dans la main. Elles s'étaient moquées de leur frère cadet, comparant Rieke au personnage de Magdalena Vermehren chez Thomas Mann, une jeune fille maladroite qui trébuchait sans cesse lorsqu'elle dansait. La présence de Rieke avait compté pour lui. Prête à le suivre en Palestine, elle l'avait accompagné au rassemblement de jeunes organisé par le Bureau de Palestine à Blankenese – était-ce en 1934 ou en 1935 ? Elle avait étudié l'hébreu avec lui, l'avait aidé à dresser une carte de la Palestine sur laquelle ils avaient reporté les localités, les régions et fixé un disque de carton que l'on pouvait faire pivoter. Les fenêtres découpées dans le disque laissaient ainsi apparaître des noms : Massada, Galilée, Jérusalem... On pouvait faire confiance à Rieke. Où pouvait-elle bien être en ce moment ? Helma et Marleen n'avaient cessé de se moquer de lui à l'époque. Seule leur mère l'avait défendu. Malade, elle était morte peu après, avant même qu'Hitler ne remilitarise la Rhénanie.

Fallait-il évoquer Lissy dans une lettre à ses sœurs ? Une jeune fille fait battre mon cœur, écrirait-il, elle s'appelle Lissy et j'espère qu'elle ressent la même chose que moi. Elle a le teint clair, des yeux sombres. Elle n'est pas timide.

Il secoua la tête. Était-il possible qu'elle se sente attirée elle aussi ?

Sortant de sa rêverie, il allongea le pas. Ines et Gabriel, qui faisaient aussi partie du groupe de la menuiserie, l'avaient dépassé. Même s'il ne le voyait que de dos, il devinait que Gabriel ne suivait qu'à contrecœur. Comme souvent, Ines le pressait sans doute de se dépêcher. Par moments, elle semblait gagnée par une sorte de fébrilité qui lui faisait faire les cent pas ; elle s'obligeait elle-même à agir ou

poussait les autres à le faire. Mais elle était toujours prête à intervenir lorsque quelqu'un avait des difficultés. Parfois, elle tentait de retrouver son calme en se mettant à tricoter.

Ron avait presque atteint le sommet de la butte. Là-bas, sur la colline qui abritait les plantations de tomates et que l'on ne distinguait pas depuis la maison du garde-chasse, les jeunes filles du groupe de Vienne travaillaient avec le *kvutzat hechazit* auquel elles avaient été provisoirement rattachées avant que ne soit formé un nouveau groupe de travail, *kvutzat Vienna* ou *Thabor* peut-être. Les membres du *kvutzat hechazit* présentaient régulièrement des livres pendant les veillées – récemment, ils avaient parlé de Binding, de Hesse, et du livre de Joachim Prinz sur la vie des Juifs. Le groupe ne comprenait que des filles – il y avait entre autres Greta, si énergique, qui aimait faire avancer les choses et puis Ruth, originaire du Fichtelgebirge, qui s'occupait de préférence des plantes.

On entendait des voix féminines. Aucun doute : l'une d'entre elles s'était mise à chanter.

*Sur ton balcon, mes yeux te cherchent,
ils ne te trouvent pas !
Les fleurs se fanent : la porte close,
les vitres ont terni la lumière.*

Même l'administrateur Krüger, qui avait précédé Samuel et Carl, s'était arrêté pour écouter.

*Tel un oiseau, mes pensées s'envolent
et s'empêtrent dans les branches.
Elles frappent doucement à ta fenêtre,
tu n'y apparais pas.*

Ils étaient restés immobiles. La voix s'était tue. Carl était comme ensorcelé.

Une fois arrivés à la maison du garde-chasse, ils débarrassèrent les outils – la scie, les pinces, les marteaux. L'administrateur Krüger pointa du doigt les endroits du parquet où des lames étaient abîmées. Dans la chambre avec le grand lit que l'on réservait parfois aux visiteurs, certaines lames étaient endommagées aussi. Il y avait des fuites dans le toit, des tuiles brisées.

Pas le temps de rêvasser, il y a fort à faire.

Le ton de Samuel était amical, mais ferme.

Gabriel croisa les bras. Samuel lui décocha une bourrade.

Ça vaut pour toi aussi.

Ron se saisit d'une première planche.

Et elle, comment s'en sortait-elle ? Avec le groupe envoyé là-bas, en contrebas, elle devait évoluer entre les plants de tomates attachés à des tuteurs à l'aide de raphia, désherber au milieu de la masse verte des feuilles effilées et des fruits rouges et luisants. Piocher, se baisser pour arracher les mauvaises herbes, le sable coulant entre les doigts – les gestes étaient nouveaux, inhabituels.

Le son têtue de la cloche se répandit dans tout le domaine, appelant chacun à quitter son activité. Dans la maison du garde-chasse, Samuel donna le signal du départ. Il les autorisait à fuir la poussière, la chaleur qui régnait dans le bâtiment et à aller se laver. Ensuite, chacun retrouverait ses cahiers, puis viendrait le dîner.

Descendre et les retrouver – elles seront là, pensa Ron. Pour la première fois ce jour-là, son visage s'éclaira. Le soleil brillait derrière le petit bois de pins et ses rayons déjà bas faisaient ressortir chaque contour avec une grande netteté. Là-bas, sur l'aérodrome, flottaient les drapeaux que l'on distinguait dans les moindres détails. Ils descendirent la butte, les outils sur l'épaule. Les *chaverim* arrivaient des quatre coins du domaine, les uns sautillant, les autres d'un pas lourd ; ceux qui revenaient des champs avaient les mains couvertes de terre, le visage rougi. Ils se retrouvèrent au lavoir, se débarbouillèrent en s'ébrouant. Comme les bêtes égarées d'un troupeau, les jeunes Viennoises arrivèrent les dernières,

abattues. Elles pouvaient à peine marcher, posant le pied comme si elles avaient des cailloux ou des débris de verre dans leurs souliers.

Des ampoules, se plaignit Edna, aux talons et sur les mains, et un orteil tout bleu par-dessus le marché. Herta ouvrit la main, découvrant une plaie qui l'empêchait de tenir la moindre pioche ; elle fit une grimace, incrédule face à son manque de résistance. Frank, qui avait rejoint ses amis viennois après le travail dans les écuries, renchérit : et moi, j'ai faim.

Lissy ? Ôtant ses souliers, elle s'assit en baissant la tête et ferma les yeux dans un gémissement. Il lui jeta un regard à la dérobée et vit Ines qui reconfortait les nouveaux. Chacun d'entre eux était passé par là les premiers jours. Comme eux, ils étaient quasiment tous citadins et peu habitués au travail de la terre. Mais, maintenant, le soir était là, avec le cours d'histoire, l'hébreu, la musique et les livres. Après le repas, tout le monde se retrouverait au grenier. Ce sera drôle, leur promit Ines, et puis ce soir il y aura aussi des paquets à ouvrir avec des friandises. Peut-être y aurait-il même à nouveau du chocolat.

Les jeunes Viennoises se serrèrent les unes contre les autres. Cette journée-là n'était pas finie encore.

Il était prévu que les nouveaux se présentent après le dîner, qu'ils parlent de leurs parents, de leurs frères et sœurs, de leur ville et de la vie là-bas. Assis face au groupe, ils se tenaient crispés comme pour un interrogatoire. Lissy était là, les yeux baissés, puis les jumelles Edna et Herta, Frank et Paul. Seul Carl était absent. Ses traits trahissaient l'immense fatigue ressentie à la fin de cette journée. Le *madrich* s'était montré compréhensif et l'avait autorisé à aller se coucher.

D'un geste de la main, la *madricha* esquaissa un cercle unissant les jeunes gens assis aux différentes tables ainsi qu'elle-même.

Nous nous réjouissons de vous écouter raconter.

La porte s'ouvrit et Gabriel entra. Tous les regards se tournèrent dans sa direction.

Encore ! La *madricha* fit un pas en avant et pointa d'un doigt sévère le tableau fixé au mur représentant une grenade mûre.

Je sais, grommela Gabriel, et sa voix prit l'intonation d'un prédicateur : les graines de la grenade symbolisent les devoirs qui nous sont imposés par la Torah. Bien trop pour moi.

Personne n'échappe à cette règle.

Le ton de la *madricha* était posé. Elle fit signe à Frank de commencer.

Sa famille avait vécu à Vienne jusqu'à présent, mais lui-même – la voix de Frank était hésitante – était né à Graz. Il était arrivé à Vienne avec ses parents à l'âge de trois ans. Son père était médecin. Il avait son cabinet rue Viriot, dans le 9^e arrondissement. Il était spécialiste des affections de la peau, et aussi des maladies vénériennes, ajouta-t-il en rougissant, puis se tut.

Lissy prit la parole après quelques instants. Son père avait travaillé comme trésorier pour la *Wiener Zeitung*. Ils avaient d'abord habité à l'angle du Marché aux bouchers et du Marché aux paysans, pas très loin de la tour du Kornhäusl. Plus tard, ils avaient emménagé de l'autre côté du canal du Danube, sur la Große Sperlgasse, juste à l'angle de la rue des Carmélites. Elle était allée au lycée tout proche, jusqu'au moment où l'on avait interdit aux élèves juifs de suivre les cours. C'était en mars.

Paul s'appuya confortablement contre le dossier de sa chaise, croisa les bras derrière sa tête et enveloppa l'assemblée du regard. Lui aussi avait fréquenté le lycée. Ensuite, conformément au souhait de son père, acteur au Burgtheater et ami de Hans Moser, il s'était présenté au Cours Reinhardt en février de cette année. Ils avaient espéré que les théâtres seraient épargnés. C'était aussi son père qui l'avait inscrit chez les scouts juifs alors qu'il n'avait que neuf ans. Dans les couloirs du *Maccabi Hatzair*, il y avait la photographie de Herzl.

La même que celle qui est ici. Balayant l'espace d'un geste ample, il pointa du doigt le portrait qui était derrière lui. Son père disait que Herzl avait raison : la nostalgie d'un ailleurs sommeillait en chacun de nous. Il était bon d'en être conscient, même si, dans sa famille, on ne comptait pas émigrer. Ils resteraient à Vienne. Ils y étaient chez eux.

Sa famille habitait dans la Stiegengasse, tout près du Naschmarkt, dans une maison à plafonds hauts, avec un vaste escalier en colimaçon et un ascenseur dont les grilles en fer forgé rappelaient une cage à oiseaux. Il montait vers le ciel avec une lenteur incroyable – on aurait pu penser qu'il allait continuer au-delà du toit, jusqu'aux étoiles. Parfois, son père l'avait emmené avec lui au temple de la ville.

Nos parents n'allaient jamais à la synagogue, intervint Herta. Sa jumelle hocha la tête en signe d'approbation. Mais nous savions nous comporter comme il faut, ajouta Herta d'un ton légèrement acerbe. Sans amourettes par-ci par-là.

Une voix se fit entendre dans les dernières rangées. Qu'est-ce que tu veux dire par là ? L'indignation se lisait sur les traits de Dorothee. Edna lui jeta un regard dédaigneux.

Mes parents non plus n'allaient pas à la synagogue, reprit Lissy, mais ma tante Deborah était membre de la communauté. C'était elle qui avait inscrit Lissy au *Maccabi*. Une chance, car c'était justement grâce aux scouts qu'elles avaient appris l'existence du centre d'Ahrensdorf, Edna, Herta et elle. Depuis que le Führer, sous les vivats de la population viennoise, avait annoncé dans son discours sur la Place des Héros le rattachement de l'Autriche au Reich, des magasins avaient été dévalisés et on parlait de plus en plus d'aryanisation.

La situation était devenue invivable. Pour leurs parents aussi...

Le père de Lissy avait perdu son travail au sein du journal. Il restait à la maison, prostré. Il ne sortait plus, pas même pour aller prendre un café, et sûrement pas au *Central* ni chez *Weidinger* où il aimait autrefois retrouver ses amis pour jouer au bridge. Une fois, il était allé au *Salettl* de la Hartäckerstraße, pensant que les nazis n'auraient pas encore investi le 19^e arrondissement. Là-bas aussi, un portrait du Führer. Deux membres du parti buvaient de la bière en riant bruyamment. Il avait immédiatement rebroussé chemin. Le café, je le prendrai chez nous désormais, avait-il marmonné. La mère de Lissy tentait de le reconforter, sans grand succès cependant. Comme autrefois, elle invitait parfois des amis à venir faire de la musique chez eux le soir. Elle chantait d'une belle voix de mezzo et faisait d'ailleurs partie du chœur de l'Opéra de Vienne. Le père de Lissy aimait s'asseoir au piano. Mais il ne parvenait plus à retrouver son entrain, pas même lorsqu'il s'agissait de lieder de Schubert, leur répertoire favori. Certains musiciens, comme le naturaliste en chef du Musée d'histoire naturelle, ne venaient plus. C'était une période vraiment difficile. Ton père va sombrer dans la mélancolie, se plaignait la mère de Lissy sans pouvoir retenir ses larmes.

Lissy se tut un instant avant de reprendre son récit. Elle avait cessé de sortir elle aussi, comme son père, ne quittant la maison que pour aller travailler de temps à autre dans une parfumerie pour gagner un peu d'argent. Invisible pour les clients, elle triait les boîtes de poudre et les vaporisateurs dans le dépôt, remplissait les flacons ou confectionnait de petits paquets. Parfois, on l'autorisait à emporter des échantillons. C'était une petite consolation : elle pouvait en faire cadeau à ses amies.

Paul reprit la parole. Dans un premier temps, son père avait pu continuer à jouer au Burgtheater. Mais il avait rapidement compris que pour les grands rôles, on ne pensait plus à lui en premier lieu. Rentrant un jour à la maison, il avait annoncé qu'il avait quitté la troupe. Il envisageait de partir en Suisse ou, si la situation devenait critique, en Angleterre.

En avril déjà, ses parents avaient entendu parler de la possibilité, pour les jeunes, de partir dans un centre de *Hachshara* dans le Brandenbourg. Quitter Vienne pour le Reich – une perspective étrange, mais aussi la chance d'émigrer peut-être, de tenter l'*alya* avec d'autres jeunes. Edna et Herta s'étaient immédiatement inscrites. Le père de Paul avait vivement encouragé son fils à essayer de se rendre en Palestine. Ici, en Europe, il n'était plus en sécurité.

De mon côté, j'ai d'abord hésité, reprit Lissy. À cause de mes parents, qui sont encore plus perdus sans moi. Mais ma tante Deborah nous a elle aussi conseillé de partir dès que possible. À la Gare François-Joseph, elle avait vu des étudiants juifs contraints à arracher avec leurs ongles des affiches de Schnuschnigg collées aux murs. On leur avait craché dessus, les avait battus. Un jour, cela pourrait t'arriver, lui avait dit tante Deborah effrayée. À nous aussi.

Un petit groupe s'était donc mis en route. Dix-huit personnes : six étaient venues à Ahrensdorf, sept parties pour Havelberg et cinq avaient rejoint le domaine de Winkel. Les adieux à la Gare Praterstern avaient été douloureux – parents, frères et sœurs, oncles et tantes étaient là. Jamais elle ne pourrait oublier l'expression de leurs visages. Être séparés pour longtemps, pour toujours peut-être. Des gestes d'impuissance, la colère muette. Et puis le désespoir. Lissy se tut.

Paul se pencha en avant. Son père n'avait pas pleuré, mais pesté contre cette époque ingrate, sans espoir, l'hostilité devenue palpable, partout. Il avait maudit les nazis et aussi les voisins qui jetaient des fleurs aux soldats de la Wehrmacht lorsqu'ils défilaient dans les rues. Paul fit une moue dédaigneuse.

Les jeunes Viennois s'étaient tus, échangeant des regards.

Cherchant ses mots, Frank reprit la parole. Il y avait pourtant aussi l'autre Vienne. Celle qu'ils chérissaient, avec son Naschmarkt et le Prater, et puis – pour lui qui aimait bien manger – le rôti au cumin du Silberwirt de la rue du Château et les sandwiches du Büffel-Bar.

Et le Musée d'histoire naturelle, renchérit Lissy, avec ses animaux empaillés, ses collections de pierres et ses squelettes. Son enfance à Vienne, c'était cela aussi. Sa voix s'était brisée.

La *madricha* s'était levée et approchée du groupe. Les remerciant, elle leur dit combien elle espérait que tout ce qui était resté en suspens finirait par se clarifier.

Bien. Passons aux colis.

La *madricha* fit un signe. Tous se précipitèrent alors vers la table, jouant des coudes, impatients. Alina, la cuisinière, apporta le thé en jetant un regard circulaire comme si elle était à la recherche d'un amant pour la nuit.

La voix du *madrich* se fit entendre. Doucement, doucement ! De toute façon, nous allons partager. Comme toujours.

Dorothee dénoua la ficelle et déplia le papier. Des noix, du chocolat. Il y avait même des bonbons Kaiser's de Waiblingen, contre la toux, et des bonbons à la réglisse.

Et de temps en temps un éléphant blanc, se moqua Samuel.

Gabriel fit un sourire narquois.

Klemens ouvrit le deuxième paquet, dont le contenu fut réparti sur la grande table. Chacun se servit avant de s'éloigner, savourant ce moment précieux.

En montant les escaliers qui menaient au grenier, Lissy avoua à Ron qu'elle avait de la peine à s'habituer à ses nouvelles tâches. Intimidés, ils gravissaient les marches côte à côte, à pas lents.

Elle avait toujours vécu en ville. Le travail de la terre ne lui était pas familier, pas plus qu'à quiconque dans sa famille. Et c'est justement dans les plantations de tomates qu'on l'avait envoyée dès les premiers jours ! Elle sentait les brûlures sur ses paumes et son dos lui faisait mal. Elle n'avait pas cru qu'elle tiendrait bon. Herta et Edna souffraient elles aussi. Pourtant, il leur fallait bien aller de l'avant. Au Bureau de Palestine à Vienne, on les avait tous prévenus : ce qui les attendait dans les centres de Hachshara était un travail de force, harassant, dans des conditions difficiles. Une préparation physique et mentale à l'existence d'un colon. Dans ce contexte, la communauté et ce que l'on accomplissait ensemble jouaient un rôle primordial. Il leur faudrait vivre sans parents dans un pays étranger,

s'installer en pionniers dans des régions arides, sur des monts au sol caillouteux ou au beau milieu du désert, en Judée ou dans le Néguev. Ces paroles l'avaient marquée.

Pour elle, les premiers jours passés au domaine n'avaient en rien contredit cette mise en garde. Elle repoussa une mèche de cheveux. Pendant qu'elle travaillait, elle n'avait pu s'empêcher de penser à ses parents restés à Vienne. J'ai peur, avait dit son père peu de temps avant son départ. Ils sont capables de tout.

Ces images de la Palestine l'avaient impressionnée. Tout cela lui paraissait si nouveau ! Comment une citadine comme elle allait-elle s'en sortir dans un pays qu'elle ne connaissait que par la Bible, et si mal ! Et puis, il y avait le travail... Dans sa famille, personne n'était particulièrement doué pour les activités manuelles. Chez eux à Vienne, les repas étaient préparés par une domestique. Et maintenant, on l'envoyait, elle, s'occuper de plants de tomates !

Ron tenta de la reconforter : jusqu'à présent, tout s'était plutôt bien passé... Malgré lui, son ton était à nouveau celui de l'instituteur chargé de distribuer les bons points. Pour ce qui était de la connaissance de la Palestine, ils en savaient quasiment tous aussi peu. Mais les choses ne pouvaient que s'arranger.

Elle hocha la tête.

Il y avait des années qu'il rêvait d'aller en Palestine, de toutes ses forces. Depuis qu'il avait dû quitter contre son gré l'école Heinrich Hertz à l'âge de treize ans, au moment où la loi contre l'excédent des effectifs dans les écoles allemandes était entrée en vigueur. Tout d'abord, on les avait tolérés ; pendant les cours de gymnastique, ils devaient s'exercer à faire le salut hitlérien, comme les autres. Puis on avait exclu les écoliers juifs. Au début, ses camarades de classe lui avaient rendu visite le soir, une fois la nuit tombée. Mais bientôt, ils avaient cessé de lui donner des nouvelles. Il avait pu s'inscrire à l'école de Talmud Torah de Hambourg. La même année, sa famille avait emménagé dans une maison de l'Isestraße et l'on avait fêté sa bar-mitsva au temple de l'Oberstraße, avec le rabbin Italien. Depuis ce moment-là, il voulait aller en Palestine. C'est aussi la raison pour laquelle il était devenu membre de l'association de gymnastique Bar Kokhba qui faisait partie du *Maccabi*.

Depuis le grenier, Lissy et Ron contemplaient l'étang et ses rangées de roseaux. La nuit était ample, immense au-dessus d'eux. La masse sombre des cimes des arbres semblait s'étendre dans l'obscurité. À la surprise générale, Simon, arrivé à Ahrensdorf quelques semaines auparavant seulement et dont ils savaient peu de chose, avait ouvert l'étui de son violon et s'était mis à jouer une sonate. Reger, avait-il murmuré en réponse aux regards interrogateurs, troisième sonate pour violon en si bémol majeur.

Tous ou presque s'étaient retrouvés sur la terrasse ce soir-là. Dorothee jouait de l'accordéon et Manuel, debout derrière elle, tenait les mains posées sur le dossier de sa chaise. Du bout des doigts, il pouvait pratiquement effleurer le dos de la jeune fille.

Lissy et Ron appuyèrent leurs avant-bras contre le rebord de la fenêtre, l'un à côté de l'autre. Pas trop près.

Dans ma famille, personne ne voulait émigrer, expliqua Lissy, surtout pas mon père. Pour lui, Vienne, c'était tout. Tante Deborah ne voulait pas partir non plus dans un premier temps. Elle est très attachée à sa maison dans le quartier d'Alt-Hietzing. C'est là que vivent ses amis, en particulier Hélène Berg. Elle fréquentait souvent la maison du musicien. Après le décès précoce d'Alban Berg, Hélène et elle écoutaient la musique que l'on n'avait plus le droit d'interpréter – le *Concerto pour violon*, les *Sept lieder de jeunesse*. Dans ses lettres, la mère de Lissy écrivait que tante Deborah voulait partir elle aussi maintenant, de préférence en Angleterre ou aux USA. Elle se tut. Il posa sa main sur la sienne, mais la retira aussitôt. La *madricha* était entrée dans le grenier. Elle salua à la ronde, suivie du *madrich*. Dorothee cessa de jouer.

Ron avoua qu'il s'inquiétait lui aussi pour son père, resté seul à Hambourg avec sa sœur Marleen. Depuis le décès de leur mère, deux ans plus tôt –

Alors, vous deux... En riant, la *madricha* se fit une place entre Ron et Lissy. La communication fonctionne bien entre Hambourg et Vienne ?

Lissy rougit, les yeux obstinément baissés comme si elle avait découvert quelque chose dans le jardin. Ron, lui, se tourna vers la *madricha*. Pas simple. Surtout l'hébreu, rétorqua-t-il dans un large sourire, mais nous faisons de notre mieux.

Le jardin d'Eden doit être durement mérité, lui aussi... Viens, allons nous asseoir avec les autres.